

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 10 (1980)
Heft: 10

Artikel: Autodafé : récit vécu de Myriam Champigny
Autor: Champigny, Myriam
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

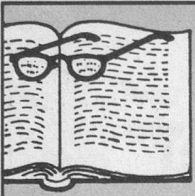
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Bibliographie

Le Panda-Magazine «Jardins sauvages» (48 pages en couleurs) peut être obtenu contre Fr. 2.— en timbres postaux auprès du WWF, 1249 Rus-sin.

La campagne «Jardins sauvages» du WWF s'inscrit dans l'ensemble des efforts visant à protéger les espèces. Tout en constituant une amélioration concrète de la qualité de la vie dans les zones urbanisées, la création de jardins sauvages fait mieux comprendre à tous la nécessité de protéger nos espèces indigènes et leurs milieux de vie. En effet, des plantes et des animaux de plus en plus rejetés par l'activité humaine retrouvent ainsi, et quasiment devant nos portes, une chance nouvelle de survivre; pour le citoyen, l'existence au milieu de l'espace bâti d'étangs, de mares, de haies, de bosquets et de prairies naturelles constitue une occasion unique d'un contact journalier avec la nature sauvage.

Hans Ruesch: **Ces Bêtes qu'on torture inutilement.** Editions P.-M. Favre, Lausanne.

Jusqu'ici, ce sujet était l'apanage des vivisecteurs qui par l'intermédiaire de dévoués zéloteurs permettaient de les faire passer pour des bienfaiteurs de l'humanité, tout en occultant l'effroyable réalité que fait découvrir ce livre.

Ce dossier n'est pas un cri sentimental mais bien un ouvrage sérieux, en grande partie basé sur les rapports des vivisecteurs eux-mêmes qui, inconsciemment, révèlent à la fois l'horreur de leurs expériences et l'inutilité de leurs activités. Bien sûr, on aborde ce livre avec scepticisme. Mais il est impossible de ne pas être touché par l'étude de Hans Ruesch.

376 pages, 32 pages de photos, Fr. 29.70.

Autodafé

Mon premier patron, ce cher M. Moreau, quitta Londres en 1945 pour rentrer en France et M. Berger le remplaça. Flamboyant, immense, cheveux blancs, regard bleu, voix forte, M. Berger plaisait. Il jouait de ce regard bleu qu'il fixait sur son interlocuteur sans broncher, sans jamais baisser la paupière. C'est à peine si, parfois, ses cils battaient. Cet œil bleu, vif, dur, cet œil minéral hypnotisait, rendait la proie inerte. Berger était un peu trop beau parleur, un peu trop bruyant et intense, un peu trop coloré — bleu et argent — pour le goût britannique. Mais, comme Moreau, il parlait admirablement l'anglais et cela jouait en sa faveur. Ce n'était pas du pur Oxford, mais tous les non Oxniens, c'est-à-dire la plupart des gens s'y trompaient. Il fallait avant tout plaire aux dames anglaises qui se rendaient à nos bureaux pour demander un conférencier pour leur club, une exposition pour leur collège, une bourse pour leur enfant. Faux bonhomme, hâbleur, malhonnête, il faisait illusion grâce à son regard droit de boy-scout. La cravate ou la pochette bleue — chargées d'intensifier le bleu de l'œil et l'argent du cheveu — l'une ou l'autre toujours présente — étaient bien un peu trop évidentes, mais elles faisaient partie du «charme français». Si Berger avait mesuré un mètre soixante, on aurait souri. Mais à un mètre nonante, ça passait. Les femmes ont de la chance: elles ne sont pas plus ridicules quand elles sont petites. Plutôt moins.

M. Berger possédait, quelque part en Normandie, un grand domaine qui abritait une «Madame Berger» (ainsi la nommait-il quand il nous parlait d'elle) et huit jeunes Berger. J'imaginai cette Mme Berger, dévouée et incolore, passant en revue le bataillon de ses huit rejetons. Ils étaient tous mâles: le père le précisait et en tirait vanité. Et je voyais, perçant la brume argentée de Normandie, seize yeux bleus pareils à ceux que j'affrontais tous les matins.

Berger ne gagnait pas à être connu: tous ses collaborateurs le méprisaient. Ce pantin géant, s'il fascinait les visi-

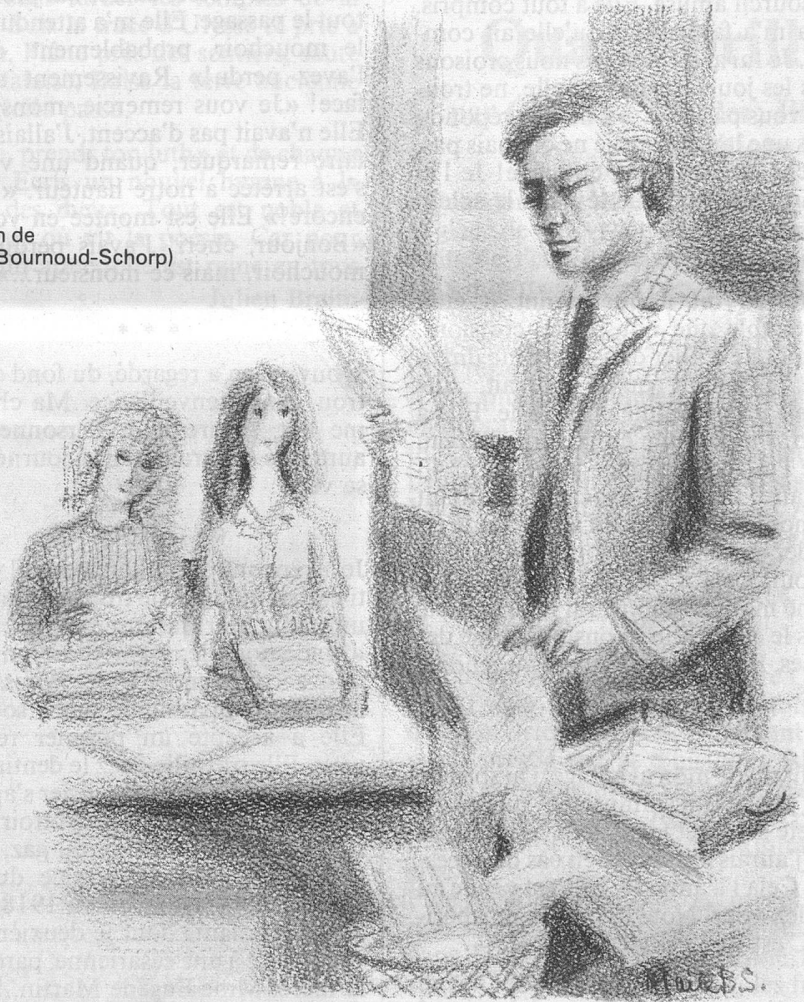
teurs occasionnels, ne pouvait faire illusion à ses proches. Il s'était débrouillé pour rallier les Forces françaises libres au bon moment. Il était colonel. Il avait une médaille militaire, je ne sais plus laquelle. De toutes façons, je mettais en doute tout ce qui le concernait. Un jour où il dictait la traduction de sa citation, j'entendis la phrase: «Même aux heures les plus noires, le colonel Berger ne douta jamais un seul instant de la victoire alliée.» J'eus l'occasion, plus tard, de vérifier le texte original. Il était très élogieux, ce texte. Mais il n'y était pas question d'«heures noires» ni de «doute». Il ne pouvait pas s'empêcher d'affabuler, d'embellir, de s'embellir. Berger était constamment sur scène. Depuis la porte qu'il tenait grande ouverte pour que passe la secrétaire la plus vieille et la plus moche jusqu'au baise-main super-latin attribué à quelque *lady* qu'il croyait influente, tous ses gestes étaient du cabotinage. Il promettait à des clubs des conférenciers de premier ordre que l'on ne voyait jamais arriver — pour la bonne raison qu'il avait négligé de les contacter. Qu'a cela ne tienne! Il dirait que le télégramme s'était perdu. Cela l'ennuyait prodigieusement de répondre au courrier, de dicter et de signer des lettres, et même de passer des coups de fil. Ce manque de conscience professionnelle m'épatait comme m'aurait épâté un jongleur ou un acrobate: on se demandait toujours quand il allait se casser la figure.

Il recevait au moins une douzaine de lettres par jour. Il les regardait, le matin en arrivant, comme un enfant qui joue à être un monsieur dans un bureau: ce courrier, c'était des lettres «pour de rire», pour faire semblant. Pendant qu'il les ouvrait et les regardait (il ne les lisait pas vraiment, il les parcourait tout au plus) il nous racontait des histoires: histoires de guerre, anecdotes folkloriques, vantardises diverses. Il ne supportait pas d'être seul un instant. La sténo-dactylo et moi restions là pendant qu'il palabrait: nous faisons de la figuration intelligente. Après avoir regardé son

Récit vécu de Myriam Champigny

courrier du jour, il le reposait tranquillement, comme un enfant gâté qui, ayant déballé tous ses cadeaux, a vu ce qu'ils contenaient et les met de côté. Quand il appelait la dactylo «pour lui dicter», elle ressortait de son bureau une heure plus tard avec une seule lettre sur son bloc sténo : une lettre par

(Dessin de
Maïté Bournoud-Schorp)



jour, c'était apparemment tout ce qu'on pouvait obtenir de M. Berger. Au bout de la semaine, une pile de courrier s'était accumulée et attendait. Certaines requêtes nécessitaient des réponses urgentes : «Veuillez nous dire, avant le 15 courant, si notre fils,

âgé de 14 ans... sans quoi il ne pourra pas...» Mme Chevalier et moi nous en étions malades. Nous étions censés être un bureau d'informations culturelles mais nous ne donnions aucune information, ni culturelle, ni autre. Les lettres s'accumulaient sur le bureau du patron comme dans une boîte aux lettres de gens partis en vacances. Mais Berger n'était pas fou : il répondait (en général) aux conservateurs de musée, au British Council et aux Relations culturelles à Paris. Il aimait beaucoup dire à la dactylo : «Prenez je vous prie une lettre pour *Le Quai*». Non, Berger n'était pas fou : il ne faisait que ce qui pouvait être utile à sa carrière ou ce qui l'amusaient. Il organisait volontiers des déjeuners, il télégraphiait aux ambassades. Ses lettres, c'était toujours des «Dear Sir Oliver» ou «Cher Maître et ami» ou

«Monsieur le Consul Général». Mais les pauvres diables qui avaient vraiment besoin de lui, ils pouvaient toujours attendre.

Chaque matin, Mme Chevalier mettait le courrier en place comme une tacticienne avant la bataille : bataille

toujours perdue d'ailleurs. Elle choisissait une demi-douzaine de lettres particulièrement urgentes et émouvantes. Elle les disposait sur le bureau. Elle les mettait en éventail. Ou en escalier. Et puis, sous un presse-papier, elle plaçait une carte blanche sur laquelle elle avait inscrit, en grosses lettres rouges : *très urgent*. A côté, dans une belle chemise neuve, attirante de par sa nouveauté — et qu'elle espérait même intrigante, pauvre Mme Chevalier — elle avait placé une vingtaine d'autres demandes. Sur la chemise, elle écrivait, en superbes lettres gothiques, et à l'encre de Chine : «Ces lettres datent du début de janvier. Réponse indispensable.» Et elle ajoutait un «Urgent» qu'elle soulignait trois fois à l'encre verte. Et puis, dans trois ou quatre autres chemises, elle distribuait le reste du courrier. Elles étaient toutes marquées avec quelque notation accrocheuse du genre : «Lettres demandant réponses *brèves*.» Ou : «lettres auxquelles je peux répondre *moi-même* avec votre autorisation.» A cette dernière remarque, le père Berger souriait, paternel, séduisant. Il faisait briller ses yeux d'un éclat particulier en disant : «Non, grand merci, chère madame, mais vous me voyez dans l'obligation d'y répondre personnellement. Vous êtes mille fois aimable!» Je crois que l'idée même d'apposer sa simple signature à une lettre le démoralisait. Il préférerait qu'il n'y ait pas de réponse du tout.

Un matin, voyant le bureau de son patron couvert de chemises bourrées de lettres, Mme Chevalier s'effondra. Je lui dis que Berger venait de téléphoner et qu'il serait absent jusqu'à lundi. L'œil larmoyant de Mme Chevalier scintilla d'une sorte de courage désespéré. Elle se saisit de tous les dossiers et ses bras étant encombrés, elle me demanda de lui appeler l'ascenseur. Elle avait besoin de soutien. Je descendis au sous-sol avec elle. Je voulais être malhonnête et courageuse et désespérée avec elle. Nous sommes entrées dans la chaufferie. Nous avons tout brûlé.

M. Berger n'était pas fou : à son retour il remarqua certainement sa *tabula rasa* mais ne fit aucun commentaire. Bien entendu, au bout de peu de jours, les lettres s'empilèrent à nouveau. Heureusement, la période de mes vacances était proche. Lorsque je revins au bureau, on m'apprit que M. Berger avait été soudainement rappelé en France. Pour raisons de famille, disait-on. Mais allez savoir!

MC